

se trouve aujourd'hui au Musée du Palais Saint-Pierre. Seulement le motif central ne représente pas un Amour et un Satyre, comme le croit Pückler, mais la lutte de l'Amour et de Pan, ainsi que l'a établi M. Fabia, dans la savante étude qu'il a consacrée à cette œuvre d'art ¹.



Malgré la brièveté de son séjour, il y eut certains traits du caractère lyonnais qui n'échappèrent pas à Pückler. Il note par exemple que le Lyonnais évite tout étalage de faste. « D'une façon générale, écrit-il, on a l'impression qu'à Lyon tout le luxe, plutôt que de se montrer au dehors, se retranche à l'intérieur des maisons, derrière les portes closes. On trouve la plupart des articles de luxe exposés aux devantures de cent magasins, mais jamais on ne les voit servir en public. Pendant tout le temps que j'ai passé ici, je n'ai pas aperçu une seule fois un équipage digne de ce nom. Voilà une simplicité que l'on rencontre à peine en Suisse, où les équipages sont interdits par des lois somptuaires ».

Lyon fortifia l'idée favorable que Pückler s'était faite du caractère français, aussitôt la frontière franchie. La chose vaut la peine qu'on y insiste. Voilà un Allemand qui vient en France en 1808, à une époque où Napoléon a écrasé la Prusse, où nos armées sont maîtresses depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, où même les Etats qui suivent la politique de l'empereur souhaitent ardemment sa chute. Pückler avait beau être Saxon, c'est-à-dire d'un pays allié à la France, il était Allemand avant tout. Néanmoins, aucune haine ne l'aveuglait ; il nous observa sans parti pris. La France lui parut douce et accueillante. La liberté d'allures des habitants était à ses yeux un signe heureux de naturel et de sincérité. A Lyon, il remarqua que des femmes bien habillées donnaient le sein à des enfants dans des lieux publics, sans que personne y trouvât à redire. Tandis que les hôteliers suisses avaient été souvent méprisants pour un voyageur obligé de compter comme lui, en France, loin de lui faire grise mine, lorsqu'il débattait le tarif de sa chambre ou de ses repas, on comprenait fort bien qu'il prît ses précautions. « J'ai

1. *Revue du Lyonnais*, n° V, janvier-mars 1922.